

## LIVRES

# La Belgique, fenêtre sur le monde

Dans *Pierre Mertens, le siècle pour mémoire*, Jean-Pierre Urban retrace l'itinéraire intellectuel et littéraire d'une figure incontournable des lettres francophones.

**JEUDI 13 DÉCEMBRE 2018 MAXIME MAILLARD**

Pierre Mertens lors d'une rencontre autour du livre à la librairie Tropismes, à Bruxelles. LE SOIR

**BIOGRAPHIE** En Belgique comme en Suisse, les écrivains n'occupent guère le débat d'idées. Rares sont ceux qui portent une parole autre que celle de leur œuvre en prenant position sur des questions politiques, sociales ou de société. Dans ces contrées satellitaires par rapport au «grand» Paris, on se méfie encore des mots, et parler trop haut est souvent mal vu. L'écrivain Pierre Mertens fait figure d'exception à cette loi de la discrétion. C'est ce qui a incité Jean-Pierre Urban, écrivain et chercheur belge, à entreprendre une enquête biographique sur la vie privée et publique de cet homme-époque. Paru à l'enseigne des Impressions nouvelles, *Pierre Mertens, le siècle pour mémoire* risque le pari périlleux de restituer les multiples facettes d'une vie toujours en cours, démultipliée sur les terrains de la fiction, de l'essai personnel, de la justice et de la presse d'opinion.

# De Bruxelles à l'universel

Comme Milan Kundera ou Pier-Paolo Pasolini, dont il partage le goût de la controverse, Pierre Mertens a fait œuvre sans jamais se départir d'un souci du monde et de ses bouleversements. Il faut dire que sa naissance le prédispose à l'Histoire puisque le 9 octobre 1939, une date sou-vent évoquée dans ses écrits, est aussi le jour où Hitler signait une ultime directive préparant l'invasion de la Belgique et des Pays-Bas. Dès l'entame, ce témoin de son temps est lié au «drame de son pays» et de sa capitale, qu'il ne quittera jamais tout en publiant dans plusieurs maisons françaises, comme au Seuil où parut en 1987 *Les Eblouissements*. Cette fiction biographique sur Gottfried Benn, poète et médecin allemand ayant adhéré au nazisme, lui valut le Prix Médicis et une reconnaissance unanime à travers le monde francophone.

Né en 1939 dans un milieu bourgeois et intellectuel de gauche impliqué dans la résistance, Pierre Mertens est resté vissé à son quartier, entre le bois de la Cambre et l'Université libre de Bruxelles où il dirigera le Centre de recherches en sociologie de la littérature à la fin des années 1980. Une sédentarité fondatrice – sorte de matrice sentimentale et mémorielle – dont ses livres à fort ancrage autobiographique porteront la trace. A commencer par sa trilogie sur ses années de jeunesse (*L'Inde ou l'Amérique*, 1969; *Le Niveau de la mer*, 1970 et *La Fête des anciens*, 1971) et jusqu'à *Perasma* (2001), ultime roman de l'auteur à ce jour, contant dans un style baroque une fugitive histoire d'amour.

De son entrée en littérature, à la fin des années 1960, jusqu'au recueil d'essais *Le Don d'avoir été vivant* (2009), Pierre Mertens a publié une trentaine d'ouvrages, dont une dizaine de romans autofictionnels. «Mais pas au sens nombriliste du terme ou à la manière de Christine Angot, précise son biographe Jean-Pierre Urban, joint par téléphone. Pierre Mertens traite sa vie, son microcosme et son pays comme métaphores de quelque chose de plus vaste et universel. C'est une œuvre d'une grande amplitude, qui investit de nombreux genres et capte les mutations du monde politique et historique depuis la Seconde guerre mondiale.»

## **Romancier et juriste**

Cette attention pour le monde et ses vacillements s'est nourrie de ses engagements professionnels en tant que spécialiste du droit international. Chez Mertens, le romancier se double en effet d'un juriste, et la fiction sert de laboratoire pour tester les faits et investir les flous de la loi. Plusieurs romans sont marqués directement par cette activité au service des droits humains. Paru en 1974, *Les Bons Offices* raconte les tribulations d'un médiateur international confronté à l'imminence de la guerre au Proche-Orient (un certain Paul Sanchotte, énième avatar de Mertens). Incapable de résoudre quoi que ce soit, fragilisé par l'absence de sa femme, il glisse dans la mélancolie, bientôt rattrapé par les stigmates d'une enfance dont il se croyait guéri. Dans *Terre d'Asile* (1978), le coup d'Etat au Chili – où l'auteur se rend en 1976 pour anticiper des transferts de détenus vers l'Europe – est transposé en Belgique, où l'on suit un réfugié politique aux prises avec son pays d'accueil.

## **Biographie et fiction entremêlées**

Existence réelle et trame imaginaire, biographie et fiction sont indissociables dans l'écriture de Mertens. D'où le parti pris de Jean-Pierre Urban: «J'ai voulu montrer l'entremêlement entre vie réelle, récit de sa vie et œuvre.» Parfois, le biographe avoue ses doutes, comme sur l'inventaire des missions juridiques du biographé (est-il allé au Biafra?) ou sur ses prétendues origines juives, revendiquées à 36 ans après la mort de sa grand-mère. Une adhésion à la judéité qui, fantasmée ou réelle, illustre une constante chez cet admirateur de Kafka: la hantise de la Shoah et plus largement l'identification aux victimes.

La limite entre réel et fiction s'estompe encore lorsque l'auteur entre dans le roman sous forme de double et y rencontre des personnages réels. Dans *Une Paix royale* (1995), certains propos attribués au prince Alexandre et au roi Baudoin feront bondir la princesse Liliane, fille du roi Léopold, qui initiera une longue bataille juridique contre Mertens.

## **Autour de la «belgitude»**

Il aura fallu sept années de recherche, de nombreux entretiens avec l'écrivain et témoignages de proches pour faire le tour de cet homme chez qui, concède Jean-Pierre Urban, «rien n'est simple»: qu'il s'agisse de l'évolution de son rapport à la gauche, de ses positions sur le conflit israélo-palestinien ou de sa relation d'amour/haine avec la Belgique.

Sur ce dernier point, on lira avec attention les débats sur la «belgitude» qui ont secoué (fait rare) le «plat pays» dans les années 1970. Certains écrivains et intellectuels dénonçaient alors un désert culturel, fustigeaient la frilosité de leur pays face à l'histoire (la colonisation du Congo notamment) et questionnaient le rôle de la culture dans la construction d'un sentiment d'appartenance trans-belge. Soucieux de concilier spécificité (face à Paris) et universalité, Pierre Mertens assumera sa bâtardise: «Belge mais pas tout à fait», soit prendre appui sur la Belgique et son observatoire bruxellois pour se pencher à la fenêtre du monde.

Jean-Pierre Urban, *Pierre Mertens. Le siècle pour mémoire*, Les Impressions Nouvelles, coll. «Traverses», cahier iconographique, 2018, 560 pp.